



ESPÉRER CONTRE TOUTE ESPÉRANCE

Avant que ne survienne l'épidémie du coronavirus et ses tragiques conséquences, on ne parlait pas beaucoup d'espérance dans notre société. Nous étions absorbés par le seul présent, installés dans les confort et les facilités de la consommation immédiate ou portés par l'aspiration, voire la revendication, à en bénéficier toujours davantage. Sans oublier les espoirs à court terme de celles et ceux qui, affrontés aux urgences de la pauvreté ou de l'exclusion, tentaient simplement de survivre. Mais de manière générale, notre société semblait « en panne d'avenir ». Et quand on se risquait à envisager le futur, c'était trop souvent, dans l'inquiétude des catastrophes écologiques. Or voilà que ce mot quelque peu oublié, l'espérance, revient dans l'actualité. Comme en témoignent les beaux textes proposés sur le site de notre ensemble. Il n'est pourtant pas facile de parler d'espérance. Car il est bien vrai que la vie humaine et celle du monde comportent, à des degrés divers, bien des aspects désespérants. Chacun est confronté à l'énigme du mal quand il survient de manière inattendue, imprévisible, assombrissant tout horizon. Nous en faisons la cruelle expérience, personnelle et collective, en ces jours d'incertitude et de peur. Comment alors parler d'espérance dans un tel contexte sans en faire une incantation illusoire ? Comment le croyant peut-il envisager les critiques de ceux qui la considèrent comme une vaine chimère ? La Bible ne méconnaît pas ces questions et la méditation de ses textes pourrait éviter bien des contresens concernant l'espérance. En tout cas l'espérance chrétienne. Je propose d'en aborder trois dans les jours qui viennent.

L'espérance, une traversée du désespoir

Contrairement à ce qui est dit parfois, l'espérance n'est pas de l'ordre d'une tranquille évidence. Ce n'est pas une méthode Coué spirituelle dont les effets ne résisteraient pas à la dureté de l'épreuve, dès lors qu'elle risque de durer. Ce qui est le cas du confinement actuel. Toute la Bible montre que l'espérance a pour terreau la réalité telle qu'elle est, jusqu'à l'indicible de la souffrance humaine. C'est une espérance « en dépit de », parce qu'elle s'insinue souvent dans les fractures de nos vies et de notre histoire. Quand nous sommes aux prises à l'injustice et au malheur. Quand s'ouvre sous nos pas la pente glissante du désespoir. Comme l'a dit la présidente du conseil national de notre Église, la pasteure Emmanuelle Seybolt, lors de l'assemblée du Désert 2019 : « *L'espérance n'est pas un refuge par défaut. L'espérance n'est pas le contraire du désespoir, elle est sa traversée.* »

Ainsi en est-il de l'espérance d'Israël qui va d'abord prendre racine dans l'esclavage en Égypte, puis dans l'exode à travers l'aridité du désert. Une longue et difficile marche, au point que le peuple sera tenté, à plusieurs reprises, de lâcher l'espérance de la terre promise qu'il ne connaît pas, pour l'espoir d'un retour en arrière vers les « chaudrons de viande » de sa servitude égyptienne où il mangeait au moins « du pain à satiété ». (Ex 16,3). C'est aussi Élie, qui connaît dans le désert un semblable chemin d'épreuve et de solitude dont Dieu paraît absent. Il y fait l'expérience que la Parole qui lui rend l'espérance, qui le remet debout, qui le tourne vers demain, n'est ni dans le vent puissant, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais « dans le bruissement d'un souffle ténu » (1 Rois 19, 1-15). Plus tard, c'est au cœur de son exil à Babylone que le petit reste du peuple déporté reçoit les mots du

L'espérance, une traversée du désespoir

prophète Jérémie : « je vais vous donner un avenir et une espérance » (29,11). Promesse étonnante dans une situation tragique où tout semble la démentir. On pourrait également citer les nombreux psaumes qui exprime cette espérance au creux du malheur, ainsi en 9,19 : « Non, le pauvre ne sera pas toujours oublié, ni l'espérance des malheureux à jamais perdue ». Il y a encore, bien sûr personnage de Job et son cri « *Quand j'espérais le bonheur, c'est le malheur qui survint. Je m'attendais à la lumière et la nuit est venue* » (Jb 30,26). Pourtant, confronté au mal, il va recevoir plus que ce qu'il avait espéré dans sa souffrance et sa révolte. En même temps, il ne retrouvera pas les enfants qu'il a perdus. Ainsi la réponse à son attente porte la marque, la cicatrice de la perte qu'il a traversée. L'espérance biblique décidément n'est pas un « cache misère ». On retrouve ce message dans le Nouveau Testament où l'espérance a pour témoins privilégiés les faibles, les exclus, les humiliés. Les Béatitudes témoignent de ce bonheur attendu qui s'inscrit déjà dans leur présent douloureux : « *Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés.* » (Lc 6,21) C'est dans cette perspective qu'il convient de comprendre l'importance, dans les évangiles, de la figure de l'enfant, du petit, du pauvre. C'est pourquoi Luther pourra écrire : « *Seule est cherchée la brebis perdue, seul est libéré le captif, seul le pauvre est enrichi, seul est conforté l'infirme, seul est exalté l'humilié, comblé ce qui était vide et construit ce qui n'était que décombres* ». Ajoutant encore « nous sommes des mendiants, voilà la vérité ». Tous ces visages de la faiblesse renvoient à celui du Christ, venu habiter la condition humaine et qui révèle Dieu « sous son contraire », dans l'abaissement du serviteur et l'humiliation du crucifié. C'est l'espérance « folle » et « scandaleuse », dira Paul (1 Co 1,23), d'un messie qui partage tous les désespoirs et abandons de l'humanité, reprenant sur la croix, les mots du psaume 22,9 : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46)

Même en ce temps vers Pâques, les récits de la résurrection témoignent toujours de l'ombre portée de la croix. Ainsi, Jean précise qu'au matin « il fait encore sombre » et que Marie de Magdala « pleure » (Jn 20, 1,11). Et au soir de ce jour, le Ressuscité rejoint ses disciples, « confinés » eux aussi, dans une maison aux portes verrouillées, où la joie et la foi se mêlent à la crainte, au doute, à l'incrédulité. (Jn 20, 19-29). Dans les autres évangiles aussi, la confiance et l'espérance ont fait place à la peur, au chagrin, à l'incompréhension, (Mc 16,8 ; Mt 28, 17 ; Lc 24, 4). Les disciples éprouvent la réalité douloureuse de l'absence. Il ne leur reste que le souvenir de l'attente passée. « *Nous espérions qu'il allait délivrer Israël.* » (Lc 24,21). On le voit, l'espérance de Pâques est une espérance paradoxale qui s'insinue et jaillit dans les fragilités de nos vies. A la suite du crucifié, elle n'évite pas l'affrontement au scandale du mal. Elle naît de la conscience lucide de la souffrance et du malheur.

L'accueil de cette espérance passe donc par la reconnaissance de notre finitude, par la prise au sérieux de nos fragilités et de nos limites. Ainsi espérer c'est prier avec le psalmiste « *Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que tu le connaisses, ce mortel pour que tu penses à lui ?* » N'est-ce pas au fond ce que nous oublions sans cesse et que l'épreuve traversée nous renvoie douloureusement en pleine conscience : l'être humain, contrairement à ce que la modernité lui a fait croire, n'est pas tout-puissant, il ne sait pas tout, il ne connaît pas tout, il ne maîtrise pas tout, il ne peut pas tout, même quand il le prétend, même quand il le veut.

Et pourtant, il peut beaucoup s'il est porté par une espérance lucide et responsable. On le voit en ce moment, où au cœur de l'épreuve, chaque jour, des femmes et des hommes d'espérance accomplissent des miracles pour sauver des vies, maintenir en vie, permettre simplement notre vie quotidienne. C'est ce volet de l'espérance en actes que j'aborde dans un prochain texte :

Appelés à l'espérance aujourd'hui

Michel Bertrand